

Pierre Béhel

Au bord du lac
Personne n'est innocent

Roman

A u b o r d d u l a c

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Ce livre a d'abord été publié sous le pseudonyme de Luke Blaisian et le titre « Le garçon sur le ponton ».

A u b o r d d u l a c

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

Au bord du lac

A u b o r d d u l a c

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

A u b o r d d u l a c

Au bord du lac

4 juillet 2018

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Le ponton avançait sur les eaux du lac à partir du quai principal. Les eaux du lac s'étendaient sur plusieurs kilomètres dans toutes les directions, sauf celle du village de Grüneberg. Le quai principal suivait la berge sur une centaine de mètres. C'est là qu'étaient amarrés presque tous les bateaux. En fait de bateaux, la plupart étaient de simples barques motorisées utilisées par les pêcheurs ou les promeneurs, des gens de la ville possédant une maison de campagne à Grüneberg et qui s'aventuraient parfois sur les eaux du lac, en été.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il regardait les eaux du lac. Il regardait au loin. En fait, son regard ne semblait viser rien de précis. La seule chose certaine, c'est qu'il tournait le dos au quai principal dont le ponton formait une perpendiculaire. Il tournait donc le dos à la kermesse.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Peut-être portait-il son regard vers les montagnes entourant le lac. La seule rive où il y avait une terre assez plate et assez vaste pour abriter un village était celle où avait pris naissance Grüneberg. Il y avait bien quelques maisons dispersées autour du lac. Certaines n'étaient accessibles que par barques. D'autres pouvaient être

Au bord du lac

atteintes par des chemins de terre. La seule véritable route arrivant jusqu'ici desservait uniquement Grüneberg.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il ne bougeait plus depuis un moment, du moins de manière sensible, visible par les gens se trouvant à la kermesse. Le soleil était en train de se coucher mais, en cette saison, il se couchait tard. Il était l'heure du dîner et chacun profitait des stands de la kermesse pour prendre des saucisses grillées sur le feu de bois ou des parts de tourtes ainsi que de la bière ou du vin, parfois des jus de fruits mixés.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Tout d'un coup, au sein de la kermesse, un homme s'inquiéta de ne plus voir son fils à ses côtés alors qu'il venait d'achever une conversation avec un voisin. La conversation, il est vrai, avait duré un bon quart d'heure. L'homme était triste, il parlait peu. Il lui fallait boire de la bière pour commencer à ressembler à celui qu'il était jadis, avant les drames. Il ne lui restait qu'un fils. Il ne pouvait pas le perdre.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il avait une douzaine d'années. Le dernier drame datait de deux ans. Mais ce n'était pas le premier. Au collège, il avait fallu bien des admonestations des enseignants pour que le garçon ne soit pas ostracisé. Jusqu'à présent, tout semblait être rentré dans l'ordre. Même si le garçon

Au bord du lac

parlait peu, encore moins que son père, qui était pourtant l'épicier du village.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Le Père Louis Semper, le curé du village, avait soudain interrompu une conversation avec des paroissiennes. Il avait aperçut l'épicier du village, Joseph Foster, en plein désarroi. Son fils n'était plus à côté de lui. Puis le regard du père s'était porté vers le ponton, machinalement, comme on regarde partout quand on cherche quelque chose. Et le regard du curé avait suivi celui de l'épicier quand ce regard là s'était figé. Le curé s'était tu. Il regardait aussi le ponton. Et puis les paroissiennes, surprises du soudain silence de leur curé, regardèrent dans la même direction. Elles se figèrent tout autant.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Tout le monde le voyait de dos : aucune barque ne naviguait en ce jour de fête. Mais on le vit bien baisser la tête. Il regardait l'eau du lac au plus près du ponton. « William ! » appela le père, y mêlant peur et autorité. Il commença à marcher vers son fils. Son pas était saccadé, comme s'il avait peur d'avancer.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Il regardait l'eau du lac. Il la regardait maintenant au plus près du ponton. L'eau était transparente et pure sur l'essentiel de son épaisseur. Mais, au fond, il y avait une couche de vase et d'algues.

Le garçon se tenait debout sur le ponton. Etait-ce un effet d'optique ? Il commença à voir la vase former

Au bord du lac

un corps de jeune fille, les algues lui faire des cheveux. C'était sa sœur. Ou plutôt sa demi-sœur. Elle lui souriait avec cet air pervers qu'elle arborait souvent.

Le garçon ne se tenait plus debout sur le ponton. Il avait plongé. Ou sauté. Ou était tombé. Qu'importe. Il était dans l'eau. Il se laissait couler vers sa sœur. Elle l'appelait. Elle lui disait qu'ils étaient de la même famille. Elle lui affirmait qu'elle ne pouvait que l'aimer, lui son frère, ou plutôt son demi-frère. Pourvu qu'il la rejoigne.

La vase se troubla, les algues partirent dans toutes les directions. Le corps de la jeune fille disparut. Quelqu'un avait plongé sans précaution. William Foster sentit qu'on le tirait hors de l'eau. On le forçait à revenir à la surface. On lui serra la poitrine pour l'obliger à respirer.

Aidé par des habitants du village, Joseph Foster hissa son fils sur le quai. William était amorphe mais il respirait. On l'allongea sur le quai. Des gens se précipitaient en provenance de la kermesse. Un drame avait eu lieu. C'était plus amusant que les stands des différentes associations et magasins.

« C'était Julia. Elle m'a appelé. »

Le garçon dit ces quelques mots puis se tut.

Au bord du lac

4 juillet 2016

Julia était sur le ponton. On commençait à entendre les premiers bruits de la kermesse annuelle. Il était plus que temps qu'elle rentre chez elle, à l'épicerie du village. Son père allait s'inquiéter. Pourtant, elle fêterait ses vingt ans en Novembre. Elle n'était plus une petite fille.

Julia était sur le ponton. Elle venait souvent ici, regarder le lac. Elle aimait le faire aussi bien quand elle était triste que quand elle était joyeuse. Aujourd'hui, elle était venue parce qu'elle était joyeuse. Elle aimait coucher avec cet homme. Le fait qu'il n'aurait jamais dû coucher avec elle ne faisait qu'accroître son bonheur. Mais il fallait, c'était l'inconvénient de la situation, que tous les deux soient discrets.

Julia était sur le ponton. Elle n'aurait pas dû y venir. Mais c'était trop tard. Elle y était venue. Elle y avait rencontré son destin. Comme sa mère, Julia était diabétique. Comme sa mère, morte il y a un peu plus de dix ans. Le 2 février 2006, Anita Adam épouse Foster était morte, laissant sa fille unique Julia à demi orpheline. Et son père... Son père...

Julia était sur le ponton. En pensant à son père, maintenant, elle était triste. Pourquoi avait-elle cessé de focaliser son esprit sur son bonheur, un bonheur

Au bord du lac

pourtant encore récent, qui ne datait pas de plus de quelques minutes ? Ah oui, sa mère. Sa mère était morte. Et, évidemment, en pensant à sa mère, elle avait pensé à son père. Logique.

Julia était sur le ponton. Elle sentait les symptômes qu'elle connaissait bien depuis qu'elle était toute petite. Elle savait qu'elle devait reculer, retourner vers sa maison, le plus vite possible. Mais c'était déjà trop tard. La tête lui tournait. Elle n'avait plus de sucre sur elle. Elle avait tout mangé au moment où elle était avec l'homme.

Julia était sur le ponton. Elle n'avait plus de volonté. Derrière elle, elle entendait les premiers bruits de la kermesse annuelle. Ces bruits auraient dû la rendre joyeuse. Mais c'était trop tard. Elle n'était plus ni joyeuse ni triste. Elle était en train de quitter son corps.

Personne ne regardait vers le ponton. Personne n'entendit le bruit de la jeune fille tombant dans l'eau. Personne ne la vit disparaître sous les algues, dans la vase. Personne ne la reverrait avant que la putréfaction ne la fasse remonter à la surface, méconnaissable. On ne verrait même plus les innombrables traces de piqûres d'insuline sur ce corps gonflé. La jeune fille s'était noyée. Tout le village serait triste. Son père serait effondré. Il ne serait pas le seul. Dans le village, un autre homme se sentirait coupable.

Au bord du lac

7 juillet 2018

Les gîtes loués aux touristes avaient été construits pas très loin du lac. Il y en avait une quinzaine dont beaucoup avaient une vue plus ou moins directe sur le quai et le ponton, une quinzaine de petits chalets parodiant l'architecture des maisons traditionnelles de la région. Les autres donnaient sur la grande place du village, là où avait eu lieu la kermesse trois jours plus tôt. L'épicerie, qui tenait lieu en fait de magasin général, se situait juste derrière les gîtes, au contact de la grande place. L'église n'était pas très loin, de l'autre côté de la place. Avec un presbytère juste à côté. Et le vieux cimetière faisait comme un jardin derrière les deux bâtiments.

Provenant de toute évidence de la ville, la voiture s'arrêta devant l'un des gîtes. La gérante du mini-village attendait déjà, debout devant la porte. Elle se mit à sourire à son client quand celui-ci descendit et vint la rejoindre. Ils échangèrent quelques mots d'une grande banalité. Elle lui remit les clés, lui fit visiter le logement qu'il venait de louer, lui présentant l'électroménager tout comme les différentes pièces. Puis elle s'en alla, laissant l'homme décharger ses grosses valises.

Au bord du lac

Morose, peut-être plus encore que d'habitude, Joseph Foster passait par là, par pur hasard. Il allait sur le port acheter du poisson à un des pêcheurs qu'il avait vu rentrer. Sans doute pourrait-il trouver deux truites, pour lui-même et son fils. Quoi de meilleur, pour retrouver la bonne humeur, que de manger une truite grillée au jus de citron, avec un écrasé de pommes de terre dans lequel fond une noisette de beurre ?

« Bien le bonjour, Monsieur Foster » lança l'homme, posant ses valises par terre pour tendre sa main à l'épicier.

Celui-ci fut surpris d'être ainsi interpellé. Il s'arrêta, se retourna et, par pur réflexe, serra la main tendue.

« Bonjour, Lieutenant. Que diable venez-vous faire ici ? »

« Lors de mes deux enquêtes vous concernant, la mort de votre première femme et celle de votre fille, j'ai appris à apprécier ce village. J'ai donc décidé d'y revenir passer quelques jours de repos. Je vais sans doute louer une barque et pêcher un peu dans le lac. »

« Quelle idée inattendue de votre part... Eh bien, je vous souhaite de bonnes vacances. »

L'épicier fut retenu dans son début de départ par la conversation que voulait tenir le policier.

« C'est tout de même étrange que, quelques jours avant mon arrivée, votre fils soit à deux doigts de se

Au bord du lac

noyer. En prétendant avoir été appelé par sa demi-sœur. »

« Un pur hasard. Le médecin a dit qu'il fallait que William se repose. Dans la région, cela fait longtemps que plus personne ne croit aux fantômes. »

« C'est une erreur. Les fantômes hantent souvent les lieux de crimes non-élucidés. »

« A ma connaissance, aucun crime... »

« Je parlais de votre fille, bien sûr. Même si, officiellement, l'affaire est classée : banal accident. Vous savez que je n'étais pas d'accord. »

« Je me souviens. »

« Enfin, bon, je suis en vacances... »

« Voilà. Je vous laisse, lieutenant : je veux ramener des truites pour ce soir. »

« Bon appétit, Monsieur Foster. Et à bientôt. »

L'épicier tressaillit et s'éloigna en marmonnant une salutation adaptée. Le retour du lieutenant Mathias Richard ne lui plaisait pas. Trop de malheurs lui étaient tombés dessus à chaque apparition de cet homme, pourtant honnête. Il était normal que le lieutenant ait soupçonné le mari lors de la mort d'Anita Adam épouse Foster. Joseph Foster ne lui en avait pas voulu. D'autant qu'il avait un alibi.

C'était la suite le problème. Mathias Richard avait fait son travail, son simple boulot de flic. Toutes les conséquences, eh bien, ce n'était pas son affaire. Le meurtre avait été résolu. Point. Gérer la situation,

Au bord du lac

ensuite, avait été le calvaire de Joseph Foster. Et celui-ci ne pouvait même pas en vouloir à qui que ce soit : tout était de sa faute, en fait. Il le savait. C'était lui le vrai, l'authentique, le réel coupable.

Et le poids de cette culpabilité lui pesait depuis sur les épaules. Quand, dix ans après, sa fille était morte, cela avait été encore pire. Mathias Richard, qui connaissait le village, avait été envoyé pour enquêter. Mais, cette fois, pas d'enquête approfondie. Les autorités compétentes avaient rapidement décidé qu'il valait mieux occuper le lieutenant ailleurs. Et l'affaire avait été classée. Un peu vite. Trop vite. Et Mathias Richard, en bon petit flic besogneux, n'était pas satisfait.

Il était rentré dans la police comme d'autres rentrent dans les ordres. C'était sa vocation, sa mission, sa vie. Cette jeune fille de vingt ans ne pouvait pas être simplement tombée dans l'eau sans que personne ne la voit. Si elle avait ressenti les symptômes d'une crise de diabète, jamais elle n'aurait approché de l'eau. Sauf si cela avait été un suicide. Mais, dans ce cas, pourquoi se serait-elle suicidée ? A cet âge, cela aurait pu être un chagrin d'amour. Mais personne, dans le village, ne lui connaissait d'amant depuis près de deux ans.

Elle était plutôt du genre sage pour tout le monde. Dépuçelage dans les buissons de la montagne, avec un copain d'école, quelques étés plus tôt. Quelques aventures ici ou là. Et ensuite, plus rien. Ca aussi, ça

Au bord du lac

turlupinaut Mathias Richard. Et si elle avait eu un amant ayant eu besoin de cacher une liaison ?

Le corps repêché n'était pas celui d'une jeune fille enceinte. C'était la première chose que Mathias Richard avait demandé au légiste, après la cause de la mort. Pas plus de trace de sperme. La fille devait prendre ses précautions. L'homme aussi. Ou les hommes. La fille était tombée dans l'eau et s'était retrouvée dans la vase. Elle s'était noyée. Il y avait de la vase dans ses poumons. Elle était tombée vivante. Ce n'était pas un assassinat antérieur dissimulé sous forme d'un accident ou d'un suicide. Si meurtre il y avait, c'était dans le fait de jeter cette fille dans l'eau.

Mais, alors, pourquoi la fille n'aurait pas appelé au secours ? Pourquoi n'aurait-elle pas nagé ? Elle était bonne nageuse et s'amusait souvent dans le lac, un peu plus loin, là où l'eau est claire.

Donc, pas de mobile, pas de processus, pas de suspect... Le classement de l'affaire était logique. Seul Mathias Richard boudait. Son instinct de flic lui disait que c'était un meurtre.

Le lieutenant s'était repassé en tête toute l'affaire Julia Foster en rentrant ses valises dans son gîte de vacances. Il n'avait aucune raison logique de continuer de s'intéresser à cette fille morte depuis deux ans. Sauf une : la mort de sa mère, Anita Adam épouse Foster.

Joseph Foster ne s'était pas retourné jusqu'à son arrivée au port. Il avait peur. Ce flic lui amènerait

Au bord du lac

encore des malheurs. Et le dernier malheur qui pourrait lui arriver serait de perdre son fils.

Une fois sur le quai, Joseph Foster avait profité de sa discussion avec le pêcheur qui venait de rentrer pour se retourner vers le village. Mathias Richard était en train de rentrer ses affaires dans son gîte. Il eut soudain envie de savoir quelle barque le lieutenant allait louer. Il suffirait d'un petit trou, d'un bouchon qui glisserait au bout de quelques heures, quand la barque serait au beau milieu du lac... Non, Joseph Foster avait bien des défauts mais il n'était pas un assassin.

Quand il eut acheté deux truites, prestement emballées dans une feuille de papier journal, Joseph Foster rentra chez lui. Il repassa devant le chalet loué par le policier, désormais rentré. La porte était fermée.

Enfin, Joseph Foster franchit le seuil de sa boutique. William était derrière la caisse. A douze ans, il avait l'habitude maintenant. Il avait remplacé sa sœur très vite. Il était doué. Comme sa mère. Il avait un esprit rapide.

« Alors, William, des clients ? »

« Deux, papa. Pas grand-chose dans leurs paniers. »

« Je nous ai acheté des truites pour ce soir. Je vais les cuire et nous les mangerons avec un écrasé de pommes de terre. »

« Chic. J'adore ça. »

Au bord du lac

8 juillet 2018

La grande messe du dimanche matin était en train de s'achever. Mains ouvertes, bras à demi-écartés, le curé lisait les intentions de prières de la semaine.

« Ô Seigneur, pour l'âme de Julia Foster, décédée bien prématurément à pas même vingt ans, il y a deux ans cette semaine, nous te prions. »

Tête baissée et mains jointes, Joseph Foster tressaillit. Il écrasa la petite larme d'émotion qui commençait à naître au coin de ses yeux. Il cessa un instant de suivre l'office avec attention, ne pouvant s'empêcher de songer à sa première femme et à sa fille. Enfin, quelques instants plus tard, il entendit la formule de délivrance prononcée par le curé : « allez dans la paix du Christ. »

L'épicier redressa la tête tandis que le curé disparaissait dans la sacristie et que le public se dirigeait vers la sortie. Au fond de l'église, Joseph Foster aperçut le lieutenant Mathias Richard. Leurs regards se croisèrent. Le lieutenant sourit en inclinant la tête. Joseph Foster ne put que répondre à la salutation. Le policier, constatant ainsi qu'il avait été vu, se mit à la suite des autres participants pour quitter l'église par la grande porte sans plus prêter attention à l'épicier.

Au bord du lac

Partant sur le côté, Joseph Foster préféra utiliser la petite porte donnant sur l'arrière du presbytère, près de la porte extérieure de la sacristie. Le commerçant fit un rapide signe de croix en quittant l'église.

D'autres paroissiens venaient aussi remplir leurs devoirs de mémoire et marchaient lentement dans les allées du cimetière. C'était le genre de démarche que l'on faisait en famille et on en profitait pour bavarder, échanger des nouvelles. Joseph Foster, lui, marchait seul, d'un bon pas, et ne parlait pas, en dehors d'un rapide salut à telle ou telle famille.

Les tombes étaient composées pour la plupart de simples rectangles de bois blanc à l'extrémité duquel on avait planté une croix. Chaque rectangle était en général comme une sorte de petit jardin où poussaient des fleurs plantées en pleine terre, nourries par les corps en décomposition. Entre les tombes, en dehors des allées de gravier blanc, il y avait une sorte de gazon qu'un ouvrier de la commune tondait irrégulièrement.

Au bout de quelques minutes, Joseph Foster arriva devant un croisement où se situait une fontaine. Il prit un petit seau métallique posé là pour l'usage commun, le remplit d'eau et se dirigea vers une des tombes proches. Sur la croix, deux plaques avaient été posées : « Anita Foster, née Adam, 17 février 1975 - 2 février 2006 » et « Julia Foster, 3 Novembre 1996 - 4 juillet 2016 ».

Au bord du lac

Soupirant, Joseph Foster posa son seau, se signa et commença une prière silencieuse, tête penchée, le menton reposant sur la poitrine. Il ne put s'empêcher de laisser, cette fois, une petite larme couler de chacun de ses yeux clos. Il s'essuya rapidement le visage avant de renouveler un signe de croix. Puis il reprit son seau et commença à arroser les plantes poussant sur la tombe qui souffraient en effet de la sécheresse estivale. Il prononça alors à voix basse : « puissiez-vous, l'une et l'autre, un jour me pardonner. » Il se demanda s'il oserait se faire enterrer avec elles deux. Ou, peut-être, à proximité. Ou alors, à mi-chemin...

Il s'apprêtait à retourner à la fontaine quand il fut salué amicalement.

« Bonjour, Monsieur Foster. »

« Bonjour, Monsieur le Curé. »

Le Père Louis Semper portait un arrosoir rempli d'eau.

« Je viens d'arroser » lui dit l'épicier.

« Oui, je vous ai vu faire en approchant. J'en profiterai donc pour arroser d'autres tombes moins bien entretenues. J'ai pris l'habitude de venir sur les tombes des personnes décédées que je mentionne dans les intentions de prière de la semaine. »

« Je vous remercie d'avoir songé... »

« Oh, c'est tout à fait naturel. D'autant que votre fille nous a quitté bien prématurément. D'ailleurs, puisque je vous vois, comment va votre fils ? »

Au bord du lac

« Très bien, je vous remercie. Le docteur a dit qu'il fallait qu'il se repose. Comme les vacances scolaires débutent, cela tombe bien. Je pensais l'envoyer dans un camp de jeunes, pour le sortir, mais il préfère rester ici. C'est finalement parfait comme ça. »

« Oui, en effet, cela tombe bien. Eh bien, bonne journée Monsieur Foster. »

« Bonne journée, Monsieur le Curé. »

L'épicier s'éloigna. Perdant un instant son sourire affable, le Père Louis Semper se signa devant la tombe. Tête penchée, menton sur la poitrine, il récita une prière en silence, remuant simplement les lèvres en gardant les yeux clos. Quand il eut terminé, le curé refit un signe de croix en soupirant. Puis il s'éloigna. Avisant une tombe aux plantes mourant de soif, il alla les arroser sans se préoccuper des âmes des êtres enterrées là. Enfin, il rentra au presbytère d'un pas vif.

Joseph Foster, lui, était repassé à la fontaine et avait rempli de nouveau son seau. Il se dirigea vers le fond du cimetière, franchissant une petite barrière dans un grillage coupant le cimetière en deux, passant dans une section où les croix étaient remplacées par des plaques de ciment verticales s'ornant d'étoiles de David, de croissants ou d'autres symboles divers comme, sur l'une, une faucille et un marteau. Enfin, franchissant une seconde barrière placée au milieu d'un autre grillage, Joseph Foster arriva dans un endroit où les cadres de bois blanc étaient rarement entretenus,

Au bord du lac

quand ils existaient. Des herbes folles poussaient partout. Et les plaques ou croix étaient rares. Les petits cailloux blancs eux-mêmes semblaient moins nombreux dans les allées qui devaient être boueuses lorsqu'il pleuvait.

L'épicier s'arrêta devant une tombe isolée, l'une des seules à peu près entretenues dans cet endroit du cimetière. Sur une croix qu'il avait lui-même fabriquée, il avait cloué une plaque portant l'inscription « Eva Jodie épouse Foster, 3 Mars 1980 - 4 juillet 2006 ». Puis, une deuxième ligne : « Que Dieu pardonne et accueille les âmes pécheresses. » Soupirant, Joseph Foster se souvint que son contrat obsèques, passé avec l'entreprise de pompes funèbres locale, prévoyait que la même mention orne sa propre tombe.

Aucune dégradation n'était visible. Même si plus aucun incident n'était à déplorer depuis des années, Joseph Foster regardait toujours attentivement. Au pire, certains, les soirs de beuveries, venaient uriner sur cette tombe. Le curé avait fustigé cette pratique scandaleuse. Et un gamin avait été arrêté par la police, surpris en flagrant délit un soir de pleine lune, cinq ou six ans plus tôt. Exilée même dans le cimetière, Eva était donc désormais oubliée. Sa famille proche avait quitté le village. Elle ne gardait quasiment aucune relation avec les Foster, pas même William.

Alors Joseph commença par arroser les plantes occupant l'espace de la tombe. Ce n'est qu'après qu'il

Au bord du lac

se signa et fit une prière silencieuse. Enfin, il refit un signe de croix et s'éloigna.

Il rapporta le seau commun auprès de la fontaine. Puis il parcourut d'un pas vif les allées du cimetière pour en franchir la porte, à côté du presbytère. Il se retrouva dès lors sur la place principale qu'il entreprit de traverser pour rejoindre son épicerie.

En ce dimanche matin, après la messe, il y avait quelques clients venus chercher du pain qu'un boulanger itinérant déposait, ou bien acheter quelques victuailles manquantes pour le déjeuner dominical. William tenait la caisse avec sérieux. Son père vint le rejoindre.

Entre deux clients, il dit à son fils : « Je suis allé arroser les plantes sur les tombes de ta mère et de ta sœur. »

« Merci, Papa. J'irai un autre jour. »

L'enfant était évidemment innocent de tout ce qui s'était passé, même s'il était le fruit rappelant chaque jour à l'épicier ses péchés. Tant qu'il vivrait, Joseph Foster se rappellerait ainsi, par la présence de son fils, à quel point il était responsable de tous les malheurs advenus ces dernières années.

Au bord du lac

2 août 2012

Les enfants étaient en vacances scolaires depuis un mois maintenant. Beaucoup de familles étaient parties, quittant le village pour plusieurs semaines, parfois louant leur maison traditionnelle à des touristes de la ville. Comme toujours, l'épicerie restait ouverte l'été. Les touristes étaient des clients intéressants. Et Joseph Foster ne voyait pas où il pourrait partir. Alors, autant travailler. Julia l'aidait souvent. William était encore trop petit. De toutes façons, Julia n'était pas gentille avec William. Il valait mieux les séparer. Devoir gérer deux enfants aux âges si différents jouait sans doute un rôle dans le refus de Joseph Foster de quitter le village.

Le mercredi 1^{er}, beaucoup de touristes étaient arrivés. Les locations saisonnières commençaient souvent le 1^{er} jour du mois, parfois le premier samedi. D'autres touristes arriveraient par conséquent sans doute le surlendemain. Et, en arrivant, les touristes avaient toujours beaucoup de courses à faire.

Depuis le matin la veille, Joseph Foster n'avait pas beaucoup quitté son comptoir aux heures ouvrables, sauf pour réapprovisionner les rayons de son magasin. William jouait avec ses amis d'écoles qui n'étaient pas partis ou qui étaient déjà revenus avec leurs familles. Le

Au bord du lac

village avait une sorte de jardin d'enfants avec des animateurs. A six ans, William s'y amusait beaucoup. Et il commençait à suffisamment savoir lire pour s'emparer de petits albums illustrés. Sans oublier, bien entendu, les jeux vidéos et la télévision.

Mais, depuis le début de l'après-midi en ce jeudi 2 août, Joseph n'avait plus vu sa fille Julia. A bientôt seize ans, il n'était pas nécessaire de la surveiller en permanence. Et elle avait bien le droit à ses vacances aussi. Il aurait été injuste de la forcer à travailler à l'épicerie en permanence. Elle aimait les balades en montagne. Elle se promenait souvent avec des camarades d'école. Et la journée était illuminée d'un soleil magnifique. Il faisait chaud sans que ce soit désagréable. C'était un temps parfait pour parcourir les sentiers jusqu'aux sommets des alentours.

A dix-neuf heures, Joseph entreprit de fermer boutique après avoir encaissé les derniers clients. Il verrouilla la porte et abaissa le rideau de fer grâce au petit moteur électrique qu'il suffisait de déclencher de l'intérieur du magasin.

Il sortit de la boutique en franchissant la porte rejoignant la maison. Cette porte donnait dans l'entrée privée, à l'arrière du bâtiment. De là, on allait aussi bien dans la réserve que, par un escalier, dans l'appartement situé au premier étage.

A cet instant, Julia pénétra dans l'entrée. Elle venait de dehors et marcha rapidement, saluant à peine

Au bord du lac

son père, et elle monta l'escalier sans attendre de réponse. Son visage était joyeux mais préoccupé. Ses cheveux étaient encombrés de brindilles, comme sa robe-tunique blanche qui se terminait en jupe plissée à mi-cuisses, et ses socquettes qui dépassaient à peine de ses chaussures de sport.

Son père la regarda passer. Il vit les cuisses agiles s'activer pour grimper les marches avec rapidité et légèreté. Ce n'était pas tant les longs cheveux blonds si soyeux et légers qui rappelaient sa mère à Joseph Foster que cette démarche, à la fois légère et décidée. Depuis plus de deux ans, elle avait aussi des seins fermes qui ressemblaient à ceux de sa mère. Elle était presque un clone d'Anita. A croire que Joseph ne lui avait pas transmis de gêne. Même le regard de Julia ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui d'Anita. Et, enfin, mère et fille partageaient la même maladie.

Cette manière de passer comme cela en saluant à peine alors qu'elle avait disparu tout l'après-midi perturba Joseph Foster. Après avoir fermé la porte arrière du magasin, il grimpa l'escalier à son tour.

La suite est en vente sur
<http://www.pierrebehel.com>